

Cahiers
Marcel Proust

11

Études
proustiennes

IV

*Proust et la critique
anglo-saxonne*

nrf

Gallimard

AVANT-PROPOS

La Grande-Bretagne est, de tous les pays étrangers, celui où Proust a été le plus vite connu et apprécié. Le premier compte rendu de Swann y apparaît en 1913. Au moment de la mort de Proust, de nombreux écrivains anglais lui rendent hommage dans le numéro spécial de La Nouvelle Revue Française du 1^{er} janvier 1923, ainsi que dans le Times Literary Supplement. Parmi ses admirateurs, on a vite compté Virginia Woolf (Qu'est-ce qui reste à écrire après cela?), Katherine Mansfield, Forster. Comme en France, on note aussi de violentes réactions de rejet de la part de romanciers dont on aurait attendu le soutien : D. H. Lawrence ou A. Huxley. A partir des années cinquante, la critique universitaire publie une série d'études importantes auxquelles il faut adjoindre des biographies à succès.

Nous avons donc voulu rassembler un volume qui porte témoignage du travail accompli par la critique anglaise sur l'œuvre de Marcel Proust. L'étude du professeur R. Gibson sur Proust et la critique anglo-saxonne fournit une bibliographie considérable (359 numéros). Les études de structure (N. Bailey, R. G. Veasey) suivent. Une réponse à Feuillerat par A. Finch, spécialiste des manuscrits, alterne avec les analyses thématiques (Le Temps retrouvé par R. Bales et Les ailes, le vol et l'aviation par M. Mein).

La partie réservée à la correspondance est particulièrement importante. Elle contient en effet, présentées et éditées par Philip Kolb, des

lettres inédites aux Bibesco de 1907 à 1922. Dans la section réservée aux transcriptions commentées des cahiers inédits de Marcel Proust, Bernard Brun édite et analyse Le dormeur éveillé. Enfin, René Ranceur met à jour la bibliographie proustienne de 1975 à 1977.

I

ARTICLES

Proust et la critique anglo-saxonne

*La critique doit être partielle, passionnée,
politique, c'est-à-dire faite à un point de vue
exclusif, mais au point de vue qui ouvre le
plus d'horizons.*

Baudelaire.

I — L'ACCUEIL DES ÉCRIVAINS ET DES CRITIQUES

1913-1949

En Angleterre et aux États-Unis comme en France, les premiers à commenter l'œuvre de Proust ont été les romanciers et les journalistes. D'assez bonne heure, les érudits se sont lancés à la poursuite des affinités électives ou des documents inédits mais jusqu'au déclenchement de la Deuxième Guerre mondiale, la plupart des critiques anglo-saxons de Proust étaient des amateurs, dans la meilleure acception du terme. Pendant tout l'entre-deux-guerres, la tradition des belles-lettres était encore honorable et on n'avait pas besoin d'être expert en tel ou tel aspect du roman de Proust pour le critiquer. « Critiquer » Proust revenait en grande partie à raconter les aventures de son âme au milieu d'un chef-d'œuvre, chef-d'œuvre particulièrement déroutant, longtemps inachevé. Dans ces conditions, il n'est guère étonnant que les premiers critiques anglo-saxons de Proust émettent parfois des sottises : ce qui frappe au contraire, c'est qu'ils aient vu si souvent juste.

C'est en 1913, cinq ans après la première mention du nom de Proust dans une publication anglaise sous forme d'une

note dans la Library Edition de *La Bible d'Amiens*, que paraît le premier compte rendu anglo-saxon de *Swann* (1) *. Rédigé par Mary Duclaux (née Robinson), il devait faire partie du tour d'horizon qu'elle projetait de faire des auteurs français du xx^e siècle. La publication en volume était prévue pour l'automne 1914 mais il fallut attendre la fin de la guerre pour que le livre paraisse (2). Son enthousiasme est visible quand elle loue Proust d'avoir reconstitué les impressions printanières qui font miroiter la sensibilité du jeune héros, mais son jugement laisse maintenant quelque peu à désirer. Dans un livre où quinze pages sont consacrées à Anna de Noailles et à Marie Lenéru, Proust est relégué à un coin honorable mais modeste dans le chapitre consacré au « Roman de l'Enfance » : *Du côté de chez Swann* coudoie *Le Grand Meaulnes*, *L'Enfant à la balustrade* de René Boylesve, *L'amour pleure* de M^{me} Tinayre, *Le reste est silence* d'Edmond Jaloux et *L'Élève Gilles* d'André Lafon. Rendons cette justice pourtant à M^{me} Duclaux : elle reconnaît la signification des deux côtés de Combray et elle croit déceler la trace de Bergson : « Dans tout ceci, l'influence de Bergson. Mais est-ce qu'on peut concevoir le xx^e siècle en France sans Bergson? Autant imaginer le xviii^e siècle sans Rousseau. Un tel excès de sensibilité délicate n'existe pas sans un certain désordre. Un tel besoin d'amalgamer les bas-fonds de l'âme avec le monde qui l'entoure, un tel sentiment du flux de la vie si fluide, si riche, si mouvementé, dépasse les bornes formelles de l'art parfait. Le roman de M. Proust, par ses défauts aussi bien que par ses qualités, convient admirablement à l'esprit de notre époque. »

Par contre, pour Richard Aldington, qui, un an plus tard, rédige le premier article en anglais de réelle qualité sur Proust, *A la recherche du temps perdu* est remarquable non pas par ce qu'il exprime au sujet du présent mais par ce qu'il a hérité du passé (3). Il loue la virtuosité des *Pastiches et*

* Les chiffres se rapportent à la bibliographie numérotée.

Mélanges qui, selon lui, sont à la fois un acte de critique et un acte d'hommage envers les auteurs français qui l'ont aidé à façonner un style bien à lui. Il fait remarquer que de tous les auteurs pastichés par Proust, les historiens, les philosophes et les mémorialistes sont plus nombreux que les romanciers proprement dits : « Cela est très significatif parce que si M. Proust est tout d'abord un romancier très doué, c'est aussi un critique perspicace, un philosophe des mœurs et un chroniqueur de l'histoire contemporaine. Son œuvre est la première tentative pour faire une synthèse de la civilisation européenne de nos jours, localisée à un point d'intensité... Ce roman a tant de racines, tant d'intentions. Il est tellement bourré de signification, de pensées et d'observations qu'il constitue en lui-même toute une littérature. »

Mais de tous les premiers explorateurs anglais du monde intimidant de Proust, le plus perspicace est assurément John Middleton Murry. Dès 1921, c'est-à-dire avant *Sodome et Gomorrhe II* et la suite, il prévoit la destination de l'odyssée de Marcel (5) : « M. Proust décrit le processus graduel et inévitable par lequel une théorie de l'expérience s'est formée dans la conscience qui l'applique. Or si le roman de M. Proust s'achève — comme, selon nous, il va s'achever — dans son propre commencement, il aura une unité malgré l'apparente divergence de quelques-unes de ses parties, d'une espèce jamais vue jusqu'ici dans n'importe quelle œuvre littéraire. Ce sera le premier livre dont l'intrigue aura été l'histoire psychologique de sa propre création et la justification philosophique de sa propre nécessité. »

Après la mort de Proust, c'est à Murry qu'on accorde l'insigne honneur de témoigner au nom de la critique anglaise dans le grand numéro d'hommage de *La Nouvelle Revue Française* du 1^{er} janvier 1923 (7); de lui, trois jours plus tard, on publie une longue étude fort astucieuse dans *The Times Literary Supplement* (10); dans le même numéro, dix-neuf auteurs britanniques contresignent un tribut solennel.

D'autres indices éloquentes de la faveur dont Proust commence à jouir en Angleterre sont la notice nécrologique parue dans le *Times* et les nombreux articles enthousiastes qui y figurent en 1922 et 1923 (6, 17 et 19). Sans doute, l'intérêt croissant du public anglais pour l'œuvre de Proust à cette époque doit beaucoup à Charles Scott-Moncrieff dont la traduction de *Swann* paraît en septembre 1922. C'est Scott-Moncrieff qui se charge de recueillir la gerbe de témoignages britanniques publiée au printemps 1923 sous le titre *Marcel Proust : an English Tribute* (18). Comme gerbe nécrologique, la collection n'est guère parfaite : aux tributs rédigés spécialement pour l'occasion sont juxtaposés des articles déjà publiés ailleurs (6, 10, 12, 13) et des collaborateurs chaudement élogieux tels Compton Mackenzie ou Ethel Mayne voisinent avec d'autres, comme Arthur Symons, qui éreintent sous couleur d'éloge ou qui, comme Arnold Bennett, sont franchement grincheux : « Les longueurs de *Swann* me semblent insupportables, déclare-t-il sans façon, et je trouve inexcusables ces phrases interminables qui rampent aussi maladroitement qu'un mille-pattes... Que Proust fût un génie n'est pas à mettre en doute. J'accepte que le long des sentiers peu fréquentés du roman psychologique il ait fait des découvertes originales, mais que c'était le génie suprême comme l'affirment tant de critiques français et anglais, je ne conviens nullement. »

En adoptant cette attitude, Bennett fait penser au malheureux roi Canut qui chercha en vain à faire reculer la marée montante. En effet, après la mort de Proust, la vogue de Proust en Angleterre devient sous peu un véritable culte à tel point que ses admirateurs se trouvent obligés de conseiller la discrétion. En 1924, le biographe et historien bien connu, Philip Guedella, annonce que « le comportement des admirateurs officiels de Proust commence à lui rendre un mauvais service. Leurs grands airs solennels, leur manière sacerdotale, la façon presque rituelle dont ils manient ces romans aimables conspirent à le rendre presque illisible » (20). Cet

avertissement n'aura aucun effet sur la grande masse des amateurs de lecture cultivée en Angleterre et aux États-Unis : en effet, dès les années vingt jusqu'à présent, dans les deux pays, l'on ne cesse de lire et de relire ses œuvres et le lecteur n'a qu'à feuilleter les deux bibliographies suivantes pour constater la fascination qu'il continue d'exercer sur les écrivains, les critiques et les érudits.

Durant les années vingt, face à un grand roman si hétérodoxe qui paraît par à-coups, la critique est forcément impressionniste. Pour les proustiens d'aujourd'hui, l'intérêt principal de ces premières réactions, c'est justement leur caractère printanier : c'est Edgell Rickword (18) qui, en exprimant du chagrin et de la joie du fait que le roman de Proust soit inachevé, se réjouit « d'être éveillé à cette aube exquise, au moment où cette fleur qui a de nombreuses feuilles flotte dans l'air si frais » ; c'est Katherine Mansfield, femme de Middleton Murry, qui, le 3 décembre 1921, écrit à Sidney Schiff pour annoncer qu'ils viennent de consacrer deux semaines tout entières « à discuter, voire à vivre et à respirer Proust... et voici qu'il a gâté d'avance tout ce qu'il me reste à faire » ; c'est Virginia Woolf qui, le 3 octobre 1922, écrit à Clive Bell pour lui dire : « Ma grande aventure en ce moment c'est assurément Proust. Eh bien, qu'est-ce qui reste à écrire après cela... On doit poser le livre afin de chercher sa respiration. Le plaisir devient physique — on dirait un mélange du soleil, du vin, des raisons, de la parfaite sérénité et de la vitalité intense. »

Quant aux dons de Proust qui suscitent le plus grand enthousiasme des Anglo-Saxons, ils sont prévisibles ; ce sont les mêmes alors qu'aujourd'hui : le nombre de ses personnages, chacun doté d'une présence on ne peut plus réelle ; l'étude détaillée de la vie sociale et mondaine de son temps ; le culte de l'enfance, le sens de l'humour par lequel il s'apparente à Dickens, la façon dont il combine la sensibilité la plus aiguë avec la ténacité la plus assidue. Voilà des qualités reconnues comme exceptionnelles même par ses détracteurs.

Par contre, son style est sujet à controverse et a provoqué une polémique vigoureuse qu'on va examiner tout à l'heure.

Quand ils ne s'occupaient pas de communiquer leur enthousiasme pour Proust, ses premiers critiques anglo-saxons cherchaient à le classer soit en le comparant à tel ou tel prédécesseur, soit en le situant dans l'époque contemporaine. On discerne des ressemblances entre Proust et Pétrone, La Rochefoucauld, Balzac, Stendhal et Mallarmé mais aussi, sans doute pour le faire accepter du public anglo-saxon, entre Proust et Wordsworth, Landor, Thomas de Quincey et, d'une manière plus convaincante, Dickens.

Plusieurs critiques s'accordent à reconnaître que l'exploit le plus marquant de Proust c'est d'avoir su exprimer l'esprit de son époque, mais leur conception de cette époque varie de façon saisissante d'un point de vue à l'autre. Pour E. M. Forster, en tant que chronique contemporaine, la valeur d'*A la recherche du temps perdu* est inestimable : « Quand il lira Proust, celui qui voudra écrire l'histoire du début du xx^e siècle verra non pas les amourettes du héros insignifiant, ni les petites rivalités des petits snobs du faubourg Saint-Germain mais — vous et moi ! Et il dira “ Quelles que soient les qualités artistiques de cette œuvre, c'est assurément un chef-d'œuvre parce qu'elle exprime l'esprit de son époque. ” Et il ajoutera, peut-être à notre étonnement, “ C'était à un degré prééminent un âge d'aventure ! ” » (33). Tout autre est le diagnostic de F. L. Lucas, professeur d'anglais à Cambridge et critique des plus distingués : « Ce livre reste très caractéristique de notre époque qui n'ose guère s'enorgueillir de son bon sens ni de sa noblesse artistique mais qui brille dans les sciences et qui dorénavant sera célèbre pour les progrès qu'elle a faits dans la physique et la psychologie. En ce qui concerne la psychologie, aucun romancier ne s'est préoccupé plus que Proust, avec sa passion d'analyser et de classer, de ce qui se passe dans la conscience et l'inconscient. Pourtant au fond il reste artiste » (54). Par contre, pour Edmund Wilson, sans doute le critique américain qui a joui

du plus grand crédit dans les années trente, l'importance historique de Proust c'est qu'il est à la fois le mémorialiste et le symptôme d'une civilisation qui s'effondre : « Proust est peut-être le dernier grand chroniqueur des amours, de la société, de l'intelligence, de la diplomatie et de l'art de la Heartbreak House de la culture capitaliste : et le petit homme avec la voix triste et attendrissante, l'esprit du métaphysicien, le nez crochu de sarrasin, la chemise de soirée pas tout à fait à sa taille, les grands yeux qui semblent voir tout autour de lui comme les yeux à maintes facettes d'une mouche — voici qu'il domine la scène et joue le rôle d'hôte dans le château où il ne sera plus longtemps maître » (46).

Bien que la plupart des critiques anglo-saxons restent favorables à Proust dès le début jusqu'à nos jours, même ses partisans enthousiastes formulent des objections à certains aspects de son œuvre, s'alliant temporairement avec le noyau relativement réduit de ses détracteurs acharnés. Le porte-parole le plus injurieux de ces derniers est sans doute D. H. Lawrence qui, en avril 1923, se demande si le roman contemporain mérite d'être sauvé (« Surgery for the Novelist or a bomb? » dans *International Book Review*) :

« Est-ce qu'il faut regarder le roman contemporain comme un vieux pécheur qui agonise sur son lit de mort? Ou comme un petit enfant bien doux qui fait ses premiers pas chancelants autour de son berceau? Qu'on prenne un instant le pouls d'*Ulysse* et de Miss Dorothy Richardson et de M. Marcel Proust. Est-ce bien *Ulysse* dans son berceau? Ma foi, quel visage grisâtre! Et *Pointed Roofs*, joli petit jouet, n'est-ce pas, pour des fillettes comme il faut? Et M. Proust? Hélas! on entend le râle d'agonie dans leur gorge. Ils l'entendent bien eux-mêmes. Ils l'écoutent avec un intérêt aigu, essayant de déterminer si les intervalles sont des tierces mineures ou des quarts majeures. Ce qui au fond est plutôt enfantin.

« “ Est-ce que mon petit orteil me fait un tout petit peu mal, oui ou non? ” se demande chaque personnage de M. Joyce ou de Miss Richardson ou de M. Proust — Mon aura, est-ce un

mélange d'encens et de thé à l'orange et de cirage? Ou est-ce plutôt de la myrrhe, de la graisse de lard et du tweed du Shetland? Les spectateurs autour du lit de mort attendent la réponse bouche bée. Et lorsque, après des centaines de pages et sur le ton funèbre, la réponse arrive : " Ce n'en est rien, c'est de la chloro-corymbose avancée ", voici que les spectateurs frissonnent de tous leurs membres et qu'ils murmurent : " Mais oui, c'est bien ça, c'est tout à fait ça, c'est justement ce que je ressens moi-même. "

« C'est affreux! C'est enfantin! C'est on ne peut plus pué-
ril, après un certain âge, d'être égocentrique à ce point. A dix-
sept ans, on n'a pas le choix, forcément on est égocentrique;
on reste encore un brin égocentrique à vingt-sept ans; mais
si on s'y obstine à trente-sept ans, c'est bien la marque de
l'atrophie de la personnalité, rien de plus. Et si ça continue
à quarante-sept ans, évidemment c'est la sénilité précoce! »

Dans une lettre envoyée à Aldous Huxley en juillet 1927, Lawrence condamne Proust sans plus de façons : « Trop de gelée, de l'eau : je ne puis le lire. » En mars 1928, il écrit de nouveau à Huxley pour le féliciter du livre que celui-ci projette sur les grands pervers de l'histoire. Selon Lawrence, la liste devrait comprendre saint François d'Assise, Michel-Ange, Léonard de Vinci, Goethe, Rousseau, Byron, Baudelaire, Oscar Wilde et Proust. Enfin, il donne les motifs de sa condamnation : « Ils ont tous fait – ou ont tous essayé de faire – la même chose : se débarrasser de la conscience phal-
lique et l'intellectualiser, c'est-à-dire falsifier complètement ce qui est, pour nous, dans la meilleure acception du terme, le sens commun. En arrière de toute cette bande, il y a le mensonge, la suffisance ineffable. » Huxley, pour sa part, est également hostile à Proust, malgré la mention par trop favorable de *Sodome et Gomorrhe* où, assez prématurément (on n'est qu'en 1921), il est censé occuper « une place prépondérante dans le monde de la littérature anglaise ». En 1927, dans *Proper Studies*, Huxley taxe Proust d'être « un voluptueux scientifique des émotions » et « d'avoir limité son ambition à

se connaître lui-même. L'idée d'utiliser sa connaissance pour s'améliorer semble ne lui être jamais venue à l'esprit. Son livre témoigne d'une étrange indigence ». En 1936, dans son roman *Eyeless in Gaza*, il revient à la charge d'une manière particulièrement féroce. La parole est à Anthony Beavis, personnage principal qui semble jouir ailleurs de toute la confiance de l'auteur. Beavis se plaint amèrement du lourd fardeau de la vie vécue qu'il doit traîner partout et il exprime le désir lancinant de se débarrasser de ses souvenirs superflus. « Combien j'abomine le père Proust ! Combien il me remplit d'horreur ! » Et avec une éloquence richement comique, il se met à évoquer la vision de ce « chercheur asthmatique du temps perdu, accroupi, affreusement pâle et flasque, les seins presque féminins mais ornés de longs cheveux noirs, accroupi à tout jamais dans le bain tiède de son temps retrouvé. Et toute la mousse de savon rancie d'innombrables lavages antérieurs flottait autour de lui, toute la saleté accumulée des années passées couvrait de sa croûte les côtés du bain ou flottait en suspension dans l'eau noirâtre. Et le voilà assis, malade blafard et répugnant, qui charge de sa propre soupe une éponge qu'il comprime au-dessus de son visage renversé, qui remplit des tasses du liquide gris et grumeleux, y boit goulûment, s'en fait un gargarisme, se rince les narines avec comme un Hindou pieux dans le Gange ».

Desmond MacCarthy s'allie à Huxley pour dénoncer l'introspection excessive de Proust dont il reste pourtant un partisan plus ou moins fidèle et qu'il critique d'un ton beaucoup moins féroce : « Le roman de Proust est un voyage de découverte dans sa propre âme. L'œuvre est fondée sur l'intuition et la sensibilité individuelle, insoucieuse de la forme et de la proportion, indifférente aux valeurs du monde extérieur — sens commun ou morale courante. Elle est entièrement, excessivement romantique. » Proust, pour sa part, est « une Lady de Shalott qui ne lève jamais les yeux de son miroir magique » (32).

La réaction excessive de Huxley peut s'expliquer du moins

en partie par un résidu de puritanisme dont il n'a jamais su se débarrasser, et c'est cette même propension sans doute qui laisse son empreinte sur la critique d'Édith Wharton. Elle s'enthousiasme pour Proust et le recommande chaleureusement à Henry James mais elle se trouve obligée de lui reprocher son manque de fermeté morale : « Proust n'accorde pas assez de place à l'ancienne qualité stoïque du courage. Il semble n'avoir jamais reconnu que cette qualité, morale ou physique, est un des mobiles principaux de l'action humaine. » Pour elle, le monde de Proust est vicié par la peur, « peur de la mort, peur de l'amour, peur de la responsabilité, peur de la maladie, peur des courants d'air, peur de la peur. La peur circonscrit inexorablement l'horizon de son univers et les étroites limites dictées par son tempérament artistique » (21).

Quoi qu'il en soit, il y a un autre aspect du monde de Proust que certains pontifes anglo-saxons ont jugé encore plus malsain que son manque de caractère : c'est la façon dont il traite le sujet de l'homosexualité. Sous ce rapport, la réaction d'A. B. Walkley est à la fois caractéristique et révélatrice. Critique dramatique du *Times* et champion de l'œuvre de Proust dès le début, il lui consacre sept articles bien informés et on ne peut plus enthousiastes (17); pourtant, comme il sied à un porte-parole du grand journal de l'establishment britannique, il se charge de sauvegarder les convenances : « On doit être franc. Il y a un élément dans les volumes récents de M. Proust qu'on ne tolère qu'avec la plus grande difficulté. Il est entré dans le roman avec M. de Charlus, assurément une des brutes les plus répugnantes qu'un romancier ait jamais créées. Ce monsieur et ses vices sont analysés "implacablement", comme dit l'autre. Pourvu qu'on analyse bien, c'est la tradition en France qu'on peut analyser n'importe quoi. Notre tradition à nous est différente — *était* différente, faudrait-il peut-être dire, puisqu'il y a des signes d'un changement à cet égard. C'est une vieille querelle et il n'y a pas besoin de la rouvrir. Je me bornerai à dire que pour moi, ce qu'on peut analyser et ce qu'on ne devrait pas analyser est une

affaire de goût personnel et que mon goût n'est pas assez libéral pour tolérer les bizarreries de cette sale brute et de ce goujat ahurissant, M. de Charlus. Que l'auteur trouve un plaisir tellement évident à analyser si patiemment et à décrire si minutieusement un personnage de cette espèce me laisse abasourdi. »

Pour un autre critique distingué du *Times*, Cyril Falls, historien militaire et amateur de Proust, Charlus est plutôt ennuyeux que choquant. Au sujet de l'homosexualité, il juge que « Proust a, bien entendu, des observations perspicaces et intéressantes à nous faire mais trop vite nous en avons assez... Albertine n'a rien de la personnalité du baron et avec elle notre ennui devient intense. J'avoue que je n'ai jamais pu lire le premier volume de *La Prisonnière* d'un bout à l'autre. Il me paraît non seulement lugubre mais gratuitement lugubre. L'analyse des tourments de la jalousie et la dissection des mensonges féminins peuvent bien être admirables au point de vue technique mais est-ce qu'il nous faut décrire des cercles autour de ça à tout jamais? Le seul remède que j'aie découvert c'est de sauter dix pages lorsque la tension nerveuse devient trop grande » (19).

Falls n'est pas le seul proustophile à trouver toute l'histoire d'Albertine bien dure à digérer. Vingt ans après, l'éminent critique Raymond Mortimer avoue : « De toute cette grande œuvre l'obstacle majeur se situe au niveau d'Albertine dont le caractère, par la fluctuation des coordonnées du personnage, devient impalpable. Ses yeux varient du bleu au noir, elle est issue du peuple mais semble être une grande bourgeoise, ignorante et cultivée en même temps, impulsive, adroite à dissimuler. Albertine trop visiblement résulte des jeunes filles et jeunes gens dont Proust avait été amoureux. Si l'on éliminait tout ce qui concerne Albertine nous perdriions sans doute de nombreux passages magnifiques, un élément de comédie irrésistible et beaucoup d'observations très profondes, mais le livre gagnerait, me semble-t-il, en unité » (80). Remarquons que les objections à Albertine ont nettement

Cahiers Marcel Proust

La Grande-Bretagne est, de tous les pays étrangers, celui où Proust a été le plus vite connu et apprécié. Le premier compte rendu de Swann y apparaît en 1913. Au moment de la mort de Proust, de nombreux écrivains anglais lui rendent hommage dans le numéro spécial de La Nouvelle Revue française du 1^{er} janvier 1923, ainsi que dans le Times Literary Supplement. Parmi ses admirateurs, on a vite compté Virginia Woolf (« Qu'est-ce qui reste à écrire après cela? »), Katherine Mansfield, Forster. Comme en France, on note aussi de violentes réactions de rejet de la part de romanciers dont on aurait attendu le soutien : D.H. Lawrence ou A. Huxley. A partir des années 50, la critique universitaire publie une série d'études importantes auxquelles il faut adjoindre des biographies à succès.

Nous avons donc voulu rassembler un volume qui porte témoignage du travail accompli par la critique anglaise sur l'œuvre de Marcel Proust. L'étude du professeur R. Gibson sur « Proust et la critique anglo-saxonne » fournit une bibliographie considérable (359 numéros). Les études de structure (N. Bailey, R.G. Veasey) suivent. Une réponse à Feuillerat par A. Finch, la meilleure spécialiste des manuscrits, alterne avec les analyses thématiques (« Le temps retrouvé » par R. Bales et « Les ailes, le vol et l'aviation » par M. Mein).

La partie réservée à la correspondance est particulièrement importante. Elle contient en effet, présentées et éditées par Philip Kolb, des lettres inédites aux Bibesco de 1907 à 1922. Dans la section réservée aux transcriptions commentées des cahiers inédits de Marcel Proust, Bernard Brun édite et analyse « Le dormeur éveillé ». Enfin, René Rancœur met à jour la bibliographie proustienne de 1975 à 1977.

